

F1

PL 63

Bout

de Montaigne - Bordeaux III,
Bordeaux III)
la Recherche Scientifique).
Bordeaux III.- Guy LASSERRE,
†
Université de Paris IV.- Yves
cteur de recherches au CNRS.
LE GARS, Jean MENAULT,

Université de Bordeaux III.-
Guyane.- Colin CLARK,
maître de conférences à
oraire à l'Université d'Aix-
nographique de Monaco.-
n GAIGNARD, professeur
professeur à l'Université
Collège de France, à
HARRISSON CHURCH,
GRE, Docteur ès-Lettres,
de Bordeaux III.- Félix
AILLARD, professeur à
Université de Bretagne
de Fribourg-en-Brigau,
okyo.- Pierre METAIS,
y MINTZ, professeur
ER, professeur émérite à
Bordeaux III.- Jean-Noël
AVELOU, professeur à
hie Tropicale du CNRS.-
eorges VIERS, professeur
VALENTI, professeur à
Université de Mendoza

290 F
240 F

310 F
260 F
50 F

Bordeaux III,

Les Cahiers d'Outre-Mer

Publiés par
**l'Institut de Géographie Louis Papy - Université
Michel de Montaigne - Bordeaux III**

avec le concours de

*l'Institut d'Outre-Mer de Bordeaux
de la Société de Géographie de Bordeaux*

DEC. 1993

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 37.3410.21

Cote : A

Directeurs :

Alain HUETZ de LEMPS, Guy LASSERRE

Secrétaires de rédaction :

Christian HUETZ de LEMPS, Yves PEHAUT, Pierre VENNETIER

TOME XLVI

Année 1993

Siège Social : **INSTITUT DE GEOGRAPHIE LOUIS PAPPY**

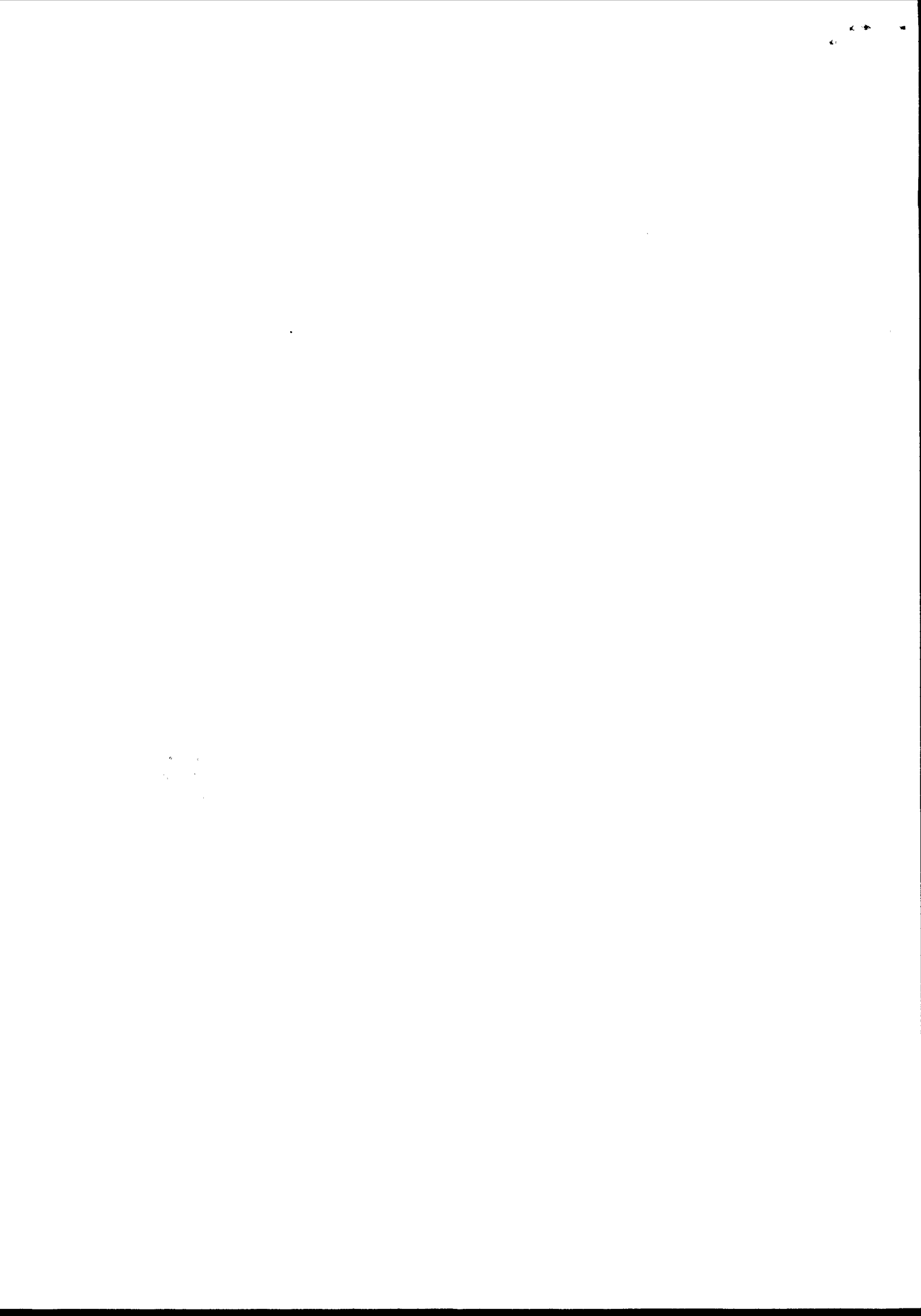
Domaine Universitaire - 33405 TALENCE Cedex

C.P. N°63672

26 AVR. 1993

P 275





Irrationalité économique dans le système d'élevage bovin de combat mexicain

par Claude BOUET*

A Christian Montcouquiol, Nimeño II, matador de toros, temporairement en congé des plazas mexicaines où il a combattu avec un panache ratifiant la renommée de la tauromachie occitane, les pensionnaires de ganaderías dont il est traité ici et où «El Francés» a laissé le perdurable souvenir d'un temple et d'un aguante souverains.

Résumé - Le système d'élevage bovin de combat mexicain traditionnellement extensif au sein des immenses espaces des *haciendas* coloniales a été remis en cause par la Révolution et la Réforme Agraire qui ont été causes du démembrement des latifundios. Restant attaché à l'initiative privée de propriétaires dont la plupart étaient des héritiers de vieilles familles d'*hacendados*, ce système d'élevage est graduellement passé de l'extensif à l'intensif du fait de la réduction des terres privées et de la gestion directe à une gestion absentéiste conduite en parallèle avec une profession principale lucrative urbaine. Celui-ci en dépit d'une non rentabilité chronique était considéré comme une sorte de mécénat tauromachique valorisant celle-là. Ce schéma stéréotypé est quelque peu bousculé lorsqu'un éleveur atteint du virus de l'*afición* taurine veut vivre uniquement de et pour celle-ci.

Summary - *Irrational Economics in the Mexican System of Raising Fighting Bulls.* Mexican bullfight cattle farming, traditionally extensive among wide spaces of colonial *haciendas* was disturbed on account of the Revolution and Agrarian Reform which caused the partition of whole latifundios. Closely linked to private landlords initiative, most of them being heirs to old *hacendadas* families, this farming system gradually passed from an extensive to an intensive form, on account of the reduction of private lands, and direct management to an absenteeism form of it, parallel to a main and urban profitable occupation, trade or profession. This system, in spite of a chronic non profit-earning capacity is considered as a bullhobby patronage kind, enhancing the value of the

* Géographe ORSTOM, Montpellier
Cahiers d'Outre-Mer, 46 (181) janvier-mars 1993

one. This stereotyped sketch is rather jostled when a mad *aficionado* farmer want to live only of and for this farming model...

Resumen - Irracionalidad economica en el sistema de cria del ganado de lidia mexicano.
El sistema de cría del ganado de lidia mexicano, desde siempre extensivo a lo largo de las dehesas y potreros inmensos de las coloniales haciendas, lo acusaron la Revolución y Reforma Agraria, a raíz del fraccionamiento de los latifundios. Quedando ligado a la iniciativa de rancheros cuya mayoría proseguían herederos de antiguas familias hacendadas, ese sistema de cría del ganado bravo pasó poco a poco del modo extensivo a una cada vez mayor intensividad con la mengua del latifundio privado, y la tenencia directa a una tenencia ausenteista manejada a la par de un oficio principal provechoso en cualquier ciudad. A pesar de no quedar de ser ese tipo de cría crónicamente de poco beneficio, iba siendo considerado algo como un mecenazgo tauromáquico valorizador del negocio urbano. Este esquema sale algo trastornado cuando algún ganadero cogido por el virus de la afición al toro bravo quiere solo vivir completamente para su ganado y sacar de él su propia vida.

Mots clés - Mexique, élevage bovin de combat, rentabilité, Réforme Agraire, élevage extensif, réduction des pâturages, intensification de l'élevage.

I - Pourquoi chutent les toros de combat¹ ?

Cette question de l'*aficionado* interpelle le géographe navré d'assister à des corridas où rares sont les animaux de quatre ans au moins, apparemment éclatants de santé, au poil luisant, au *morillo* impressionnant, qui ne plient le genou ou chutent carrément à la sortie de quelque anodine véronique.

Les chercheurs, vétérinaires essentiellement, se sont penchés sur un phénomène qui porte préjudice à la prestation du *toro* dans l'arène, à la réputation d'un élevage et d'une manière générale, au prestige du spectacle pur qu'est la corrida moderne.

Les causes les plus généralement admises sont d'ordre pathologique. Brucellose, paratuberculose (maladie de Johne), toxoplasmose, diarrhées et reprotochétés virales, mycoplasmoses, pasteurellose figurent à des degrés divers d'endémie sur la palette des maladies infectieuses bovines mexicaines.

Cependant, il est exclu qu'un animal quelconque fasse partie d'un lot destiné à être sacrifié dans l'arène, s'il n'a pas une présentation satisfaisante (le fameux *trapio*) aussi bien sanitaire qu'esthétique et éthologique, la corrida constituant dans les pays hispaniques et latino américains un argument et un attrait touristiques et culturels fondamentaux. Par voie de conséquence, le regain de cet engouement pousse à une consommation de plus en plus forte de taureaux de combat et cet élevage d'un type particulier se trouve placé devant une situation critique qu'il convient d'analyser brièvement.

1- Sous cette graphie, il s'agira toujours ici du bovidé de combat.

Sous la pression de la demande, les éleveurs ont tendance, avec la complicité, quelquefois passive, des vétérinaires taurins, à tricher avec les règlements pourtant extrêmement stricts sur les critères d'âge et de poids². Quelques mois avant la saison des courses, ils suralimentent des bêtes de deux ans qui composeront les lots de *novilladas* et celles de trois ans pour les lots de *corridos*. Comme la bascule du pesage ne triche jamais, ces bêtes «gonflées» artificiellement seront toujours en accord avec les exigences réglementaires de poids. Quant à l'âge, difficile d'ergoter sur la dentition ou l'aspect du jeu de cornes quelques heures avant la course.

Dans tous les cas, pour ce faire, la condition première consiste à limiter l'espace vital de l'animal parfois réduit à des dimensions qui confinent d'une fausse stabulation libre. Ainsi n'est-il pas rare de voir un élevage de quelque 200 têtes de bétail déambuler sur 5 hectares, dans un site agrogéographique et des conditions qui n'autoriseraient normalement le croît que d'une seule U.G.B.³.

A ceci on doit ajouter les pressions sur la terre qui, depuis la Seconde Guerre mondiale en Europe ou la révolution et le démembrement des haciendas mexicaines depuis 1920, ont réduit les espaces de parcours des «patys»⁴ en Camargue, les *dehesas* andalouses ou les *potreros agostaderos* de l'altiplano de l'Anahuac.

Au Mexique, la Réforme Agraire a démembré les haciendas immenses qui avaient permis le développement des élevages spécialisés les plus importants du monde taurin tels que La Punta. Il est vrai que, dans ce pays, l'application de la Réforme Agraire qui aurait dû sonner le glas des *ganaderias* de combat en a certes gêné momentanément le fonctionnement ainsi que la taille, mais n'a pas eu, en fait, d'effets désastreux sur leur développement. Elle a obligé les éleveurs à devenir plus intelligents, techniciens ou spéculateurs. La Réforme Agraire, par les arguties juridiques dont elle a permis le déploiement, par des modalités locales d'application, a permis à certains gros propriétaires, par le biais de la parcellisation familiale et de la location des terres, de reconstituer en fait ou de contrôler tout ou partie de leurs domaines expropriés ou éclatés. Cependant il en a résulté le fait que l'élevage de combat a nécessairement connu un choc et une mutation dont le résultat se perçoit aujourd'hui. S'il n'a pas disparu dans l'affaire et s'il connaît un regain, voire un boom certain, cela ne relève certes pas du domaine du rationnel, mais bien de celui de la passion pour ce type d'animal comme, du reste, tout ce qui touche au monde de la tauromachie.

2- Au moins 3 ans et 350 kg pour un *novillo*; au moins 4 ans et 450 kg pour un adulte pour les plazas de première catégorie - Monumental de Mexico par exemple - selon le règlement mexicain. En Espagne, rares sont les plazas de première catégorie qui acceptent un bétail d'un poids inférieur à 500 kg.

3- Unité de Gros bétail, à peu près équivalente selon les normes françaises à 1 bovin.

4- Pâturage salé du delta rhodanien.

La géographie de la *ganaderia brava* a donc évolué, tout comme sa morphologie. Les gros élevages ont fondu ou disparu, les petits élevages se sont multipliés pour atteindre le nombre de 250 en 1988 (le Mexique occuperait ainsi le 2ème rang mondial pour l'élevage de combat, talonnant de près l'Espagne, 268 «fers»), contre 191 une année plus tôt et un effectif de plus de 100.000 têtes de bétail (à titre comparatif d'échelle, la population bovine mexicaine est évaluée à 37 millions de têtes). Elle n'en représente qu'un 0,27 % presque symbolique. Cette inflation n'est pas le fruit du hasard. Elle est liée à l'engouement latin du Mexicain pour tout ce qui flatte ou valorise son machisme et dont les deux symboles belluaires jumeaux sont, depuis l'époque de la conquête, le cheval, qui en a grandement permis le succès, et le taureau.

Il va sans dire qu'il s'agit essentiellement du *toro* de combat que Cortez lui-même s'est empressé d'introduire dans son *hacienda* de Cuernavaca dès 1529 (*ganaderia* Atenco, toujours existante).

La particularité de l'élevage du *toro* de combat, élevage extensif par définition et nécessité, est de requérir de grands espaces clos où le bétail peut évoluer en plein air en toutes saisons et en toute sécurité pour les populations avoisinantes et pour la circulation automobile ou piétonne. Les bovins domestiques, par contre, peuvent parfaitement pacager n'importe où sous la surveillance d'un bouvier ou *vaquero*, l'adéquation de ces exigences à la tenure de la terre telle qu'elle a été définie et théoriquement imposée par la Réforme Agraire a nécessairement vu sa traduction se manifester dans une formulation nouvelle des élevages taurins de combat. Il est une constance qui a force de loi : aucun élevage de combat n'est géré sous forme communautaire ou *éjidale*. Tous, sans exception, le sont dans le cadre de la propriété privée ou *rancho*, bien que celle-ci, puisse atteindre plusieurs centaines voire plusieurs milliers d'hectares dans des zones semi-désertiques ou très pauvres (*agostaderos*) : par exemple dans le *bolsón de Mapimi* où les normes d'élevage tolèrent à peine une Unité de Gros Bétail/20 hectares (moyenne française : 1 UGB/ha.). Ainsi on assiste à une prolifération d'élevages bovins de 200 à 300 têtes sur des surfaces ridiculement faibles, de l'ordre de 10 à 20 hectares de terre à peu près stérile. Car il existe un seuil minimum à un élevage de combat au-dessous duquel il ne peut être homologué par l'impériale «Association Nationale des Eleveurs de Taureaux de Combat». Cette homologation permet l'officialisation du «fer», c'est-à-dire l'accès aux plazas répertoriées de première et deuxième catégories mexicaines ou étrangères. Les critères d'homologation comportent certains impératifs : 60 «ventres» (mères) au minimum, 3 étalons, un *ruedo de tienda* et la définition schématique du fameux «fer», mais curieusement ne font pas référence à ceux d'étendue territoriale des pâturages de l'exploitation. C'est ainsi que ce type d'élevage qui, jusqu'ici, a constitué le symbole même de l'élevage extensif, tend de plus en plus vers l'intensif et par conséquent à adopter le comportement et les pratiques de l'élevage de batterie. En exagérant à peine, on pourrait avancer

qu'il s'achemine sur la voie de l'élevage sans sol, comme celui de l'escargot. Il n'en est pas moins certain, toute plaisanterie éludée, que le comportement du bétail dans l'arène doit se ressentir de ces changements : de sa naissance à sa mise à mort quatre ans plus tard, l'animal n'a en aucune façon à s'occuper lui-même de son alimentation. Le coût élevé de celle-ci fait qu'il reçoit, pendant les trois années qui suivent son sevrage, une ration minimum de subsistance qui lui permet une croissance tout juste satisfaisante et qui brutalement fait place à une suralimentation poussée durant les six mois qui précèdent sa sélection pour la corrida. Les conditions de vie sauvage sont largement frelatées, l'animal n'ayant guère l'occasion ni le goût de se déplacer ni plus encore de s'entraîner à la course intense qu'il devra pratiquer pendant le dernier quart d'heure de sa vie. Projeté dans l'arène anormalement lourd de graisse en dépit de sa prestance, il est logiquement concevable que ses pattes fléchissent dans un exercice aussi intense pour lequel il n'a guère eu l'occasion de s'entraîner auparavant et que la deuxième minute de la *faena* le laisse déjà essoufflé. Malheureusement, le principe de la corrida moderne accepte, voire impose, ces canons de présentation du bétail.

La question peut être posée de ce comportement particulier de l'éleveur de *toros* de combat. Autrefois très spécialisé dans ce type d'élevage, il semblerait qu'aujourd'hui il se rapproche davantage de l'éleveur spécialiste des bovins d'embouche dont le seul souci est d'obtenir des spécimens très présentables, à un coût le plus faible possible, et ceci dans un temps record, entre 10 et 18 mois au maximum.

Ici s'articule la divergence entre les deux types d'élevage. L'éleveur de *toros* de combat doit conserver son bétail présélectionné pendant 4 ans à l'issue desquels, nous l'avons vu, il doit atteindre un poids plancher de 450 kg pour lui permettre de figurer à l'affiche des plazas de première catégorie (Monumental de Mexico, Nuevo Progreso de Guadalajara, Monterrey, Mérida, Tijuana, etc...). Ce sont les normes de poids et d'âge fixées par le règlement taumachique mexicain. Or le bétail d'embouche peut facilement dépasser cette performance au bout de 10 à 12 mois avec du matériel génétique adéquat (Hereford, Holstein, Angus, etc...) et des conditions d'élevage appropriées. Mais la vente d'un *toro* de combat ne répond pas aux mêmes critères que celle d'un bœuf de boucherie. Le prix de vente sera modulé selon la présentation de l'ensemble du lot et la renommée de la *ganadería*. Tous ces critères n'entrent pas en jeu dans le maquignonnage du bétail d'abattoir. Dans cet ordre d'idées, un *toro* de combat de 4 ans vendu 10 000 FF environ (cours moyen de ce type de bétail fin 1988) par une *ganadería* de prestigieuse renommée⁵, ne permettra aucun bénéfice à

5- En Espagne le coût moyen d'un même lot de six *toros* s'élève à 200 000 FF. pour les *ferias* du printemps 1990, et à 600 000 FF. pour des Miura ou des Victorino Martín, élevages prestigieux. L'estimation des prix d'élevage par l'Union des Eleveurs de Toros de Combat espagnole s'élève entre 25 000 et 100 000 FF.

l'éleveur, sinon le maintien ou l'expansion de cette renommée si l'animal fait preuve d'un excellent comportement dans l'arène. Au cours de la même période de quatre ans, un éleveur d'embouche employant les techniques modernes de stabulation libre, et un matériel génétique approprié, aura pu envoyer à l'abattoir quatre Charolais du même poids minimum que celui du taureau destiné à l'arène et d'une valeur globale dépassant largement les 15 000 francs (dans l'hypothèse d'une stabilité des cours du marché de la viande) alors que le coût d'élevage aura été à peu près identique à celui du seul taureau de combat.

Les arguments sont suffisamment explicites pour conclure à la non-rentabilité de l'élevage du *toro* de combat.

II - Ganaderías et Ganaderos

Et pourtant ? Nous avons déjà signalé l'augmentation du nombre des *ganaderías* de combat mexicaines. La cartographie de la localisation de celles-ci est lourde d'enseignements qui enrichissent l'apparente contradiction de ce système d'élevage.

D'abord, sans que cela apparaisse comme une loi générale, on remarque que la plupart des «petits» Etats possèdent le plus grand nombre d'élevages : Tlaxcala, 34, pour une superficie territoriale de 2 000 km² et une population taurine de 6 000 têtes ; Aguascalientes, 10 ; Etat de Mexico, 15 ; Queretaro, 17 ; Hidalgo, 16 ; Guanajuato, 37. Ces états, tous situés sur les terres planes, élevées et tempérées du plateau de l'Anahuac, sont voisins de la capitale (Distrito Federal) ou lui sont commodément reliés.

Quelle que soit la taille de l'Etat considéré, la localisation ponctuelle des *ganaderías* fait ressortir une sorte de «*toro-belt*» qui prend en écharpe du nord-ouest au sud-est le Mexique Central et met en évidence la facilité des communications avec Mexico, en particulier l'axe autoroutier Queretaro-Mexico au nord-ouest et Puebla-Mexico au sud-est. Cette remarque n'est pas anodine. Les éleveurs mexicains feraient-ils paître leurs *toros* à proximité et le regard directement tourné vers la plus grande plaza du monde, la plus prestigieuse du Mexique et, partant, la plus consommatrice du produit taurin ? Le leurre est aussi factice qu'une *muleta*. Une consultation attentive de l'annuaire de l'Asociación Nacional de Criadores de Toros de Lidia permet de dégager deux caractéristiques intéressantes :

1- 36,6% des éleveurs sont absentéistes et habitent la capitale (78 sur 231) alors que nous avons remarqué que 51,6% des *ganaderías* étaient exploitées dans des Etats voisins de celle-ci. Or, s'il est une activité «rurale» peu compatible avec l'absentéisme, c'est bien celle d'éleveur, et plus encore, celle d'éleveur de *toros* de combat, lesquels nécessitent une vigilance et des soins constants. Mais le phénomène qui concerne Mexico de façon caricaturale est

également valable pour d'autres métropoles régionales, comme Guadalajara, Puebla, Apizaco ou Aguascalientes. A plus de 80%, les éleveurs de *toros* de combat, ou pour mieux les définir, les propriétaires de *ganaderías* sont absentéistes, c'est-à-dire citadins. Leur activité quotidienne n'a rien à voir avec l'élevage, dont le faire valoir indirect repose sur un *majordomo* (mayoral) ou un *caporal* compétent et d'entière confiance.

2- 11 éleveurs sont propriétaires chacun de deux *ganaderías* et le listing de ces derniers fait apparaître certains patronymes de façon répétitive, soulignant la concentration de l'élevage de combat entre les mains d'un très petit nombre de familles (les Garfias, 6 élevages ; les Gonzalez Ortiz, 4 élevages ; les Ochoa Ponce de León, 4 élevages) à descendance directe ou collatérale. Le nombre relativement important de femmes, de veuves juridiquement propriétaires ou héritières, à la tête de ce type d'exploitation, souligne qu'il est l'apanage d'une certaine classe de possédants, d'une vieille aristocratie de la terre d'*hacienda* et de l'argent.

Cependant, le démantèlement de l'*hacienda*, issu de la Révolution de 1910-1920, vivement impulsé sous la Présidence du Général Lázaro Cárdenas qui l'a structuré et officialisé par la création de la Secretaria de Reforma Agraria conduit à une modification en profondeur des structures d'élevage de combat. Dépouillé de ses terres, du moins d'une grande partie des meilleures d'entre elles, l'*hacendado*-éleveur, dont l'élevage de combat soulignait, par la caste de son bétail, la noblesse - *la hidalguía* - de ses propres origines, a été amené à «faire avec» des espaces de parcours réduits, ce qui impliquait à réduire également la taille de son troupeau et de passer de l'élevage largement extensif à une forme plus concentrée ou semi-intensive. Ainsi les grandes *ganaderías* dépassant le millier de têtes ont disparu. Actuellement, dans l'Etat de Tlaxcala, l'un des plus petits du Mexique, et possédant un nombre important d'élevages enregistrés, la moyenne unitaire est de 187 têtes.

Diminution de la taille du troupeau et forme d'élevage s'approchant du ranching ont ouvert la voie à un nouveau type d'éleveurs, qui, sans avoir la propriété, la disposition ou le contrôle d'importants pacages, nourrissaient suffisamment de passion taurine ou d'esprit aventurier (ou les deux à la fois) pour créer de nouveaux élevages de *toros* de combat. Cette évolution a conduit à une augmentation sans cesse croissante du nombre des *ganaderías* dont l'importance individuelle moyenne reste cependant stable, se situant autour de 200 têtes.

Alors pourquoi cette apparente contradiction entre non-rentabilité et accroissement du nombre de ces élevages dans des conditions spatiales d'exploitation *a priori* défavorables ?

La réponse tient en deux mots : passion (*afición*) et intérêt par le faire-valoir publicitaire lesquels peuvent, dans une large majorité de cas individuels,

se trouver associés, sinon parfaitement intégrés, au sein d'un comportement synergique d'activités économiques tout à fait modernes.

1- L'intérêt publicitaire

Le démembrement des *latifundios*, en morcelant les grands domaines et en les attribuant sous forme communautaire à une multitude de paysans sans terre, aurait dû sonner le glas de l'élevage de combat qui impliquait traditionnellement une forme extensive de l'élevage bovin associée à des espaces de parcours immenses. Sur ces espaces, propriété, autorité et gestion au sens le plus élevé, relevaient d'un seul individu, l'*hacendado*, le *dueño*, le maître. La répartition terrienne achevée, tout s'effondrait pour l'ancien possédant-éleveur, même si son bétail ne lui était pas saisi, dans le meilleur des cas, avec la terre elle-même.

Si les élevages ont survécu à ce séisme socio-politique, il a fallu une bonne dose de courage aux tenants des anciennes *ganaderías* traditionnelles pour poursuivre leur activité de classe, parmi les débris de leur domaine démembré. On a déjà fait allusion aux méthodes employées par certains propriétaires pour racheter, contrôler ou reprendre en fermage des pans entiers de leurs anciens domaines. Cependant, chassés de leur fief, souvent réduits à la seule propriété du noyau d'habitat de l'*hacienda* (le *casco*), l'*hacendado* a été contraint d'émigrer à la ville et d'y exercer un emploi urbain dans le commerce, l'administration ou les affaires. De là est né ou s'est développé l'absentéisme lorsque l'*ex-hacendado* a pu conserver des lambeaux de son élevage ou le reconstituer à la faveur d'opérations spéculatives. Sur le terrain, il était alors secondé par un *majordomo*⁶ de confiance qui assurait la gestion directe du troupeau, lui-même assisté selon l'importance de celui-ci par un ou des *caporales* et *vaqueros*. Si cette mutation a pu se produire et se développer, il va sans dire que la rentabilité économique (sinon la rente de prestige) de l'élevage de combat, déjà précaire ou nulle lorsqu'il en était le gestionnaire-propriétaire direct, s'est encore fortement amenuisée pour l'éleveur absentéiste. Mais la puissance de la passion pour le *toro* de combat était telle chez le Mexicain, qu'elle l'a emporté, en adjoignant aux intérêts esthétique et éthique, l'intérêt économique, les uns devenant le support, le «*sponsor*» de l'autre. A la ville, devenu banquier, négociant, commerçant, représentant ou concessionnaire de quelque grande marque de voitures américaines, directeur de quelque société d'export-import ou assureur, l'ancien *hacendado* (ou ses héritiers) est resté éleveur de *toros* de combat sur son *rancho*. Il est difficile d'évaluer, de chiffrer l'impact ou la «*surface*» publicitaire donnés à son entreprise ou à sa fonction

6- Correspond au terme de la devise ou «*mayoral*» couramment employé en Espagne et en Camargue.

«urbaine» lorsqu'il est capable de faire figurer à l'affiche d'une *tarde* de la Monumental de Mexico un lot de *toros bravos* qui arborent son «fer»⁷.

Dans le Tlaxcala, on compte 4 éleveurs exclusifs et 2 propriétaires de plusieurs élevages. Les autres sont comptables (3), hauts fonctionnaires (3), industriels (2), commerçants (5), agents immobiliers (2), maires (2), rentiers (2), distillateur de *pulque*, céréalier, vétérinaire-pharmacien, banquier, concessionnaire automobile ou... ministre, soit 16 professions différentes pour 26 élevages. Quelle bonne image de marque pour un industriel ou homme d'affaires mexicain de pouvoir se présenter aussi comme ganadero, c'est-à-dire comme éleveur de *toros de combat* et non comme «vulgaire» producteur de lait ou de viande. Il est de bon ton dans la société hispano-capitaline (le *mundillo chilango*), de pouvoir honorer ses hôtes, surtout s'ils sont nord-américains et en relations d'affaires avec le Mexique, d'une *tienda* au *rancho* ou l'*hacienda* dans les environs de Mexico. Ces axes publicitaire et convivial de l'élevage de combat expliquent l'absentéisme des éleveurs avec résidence majoritairement capitaline et justifient la forte densité des *ganaderías* dans les environs immédiats de Mexico City ou à une distance ne dépassant pas 200 km. Ainsi, le banquier-éleveur peut-il maintenir des contacts directs, suivis et rapides avec son exploitation taurine et faire, à l'occasion, figure d'amphytrion modèle auprès de ses relations d'affaires lorsqu'il s'agit de les honorer «à la mexicaine». Pour un hispanique, existe-t-il meilleur tremplin valorisant qu'une réception-*tertulia* dans une *hacienda* taurine ?

La récupération publicitaire de l'élevage de combat liée au développement du tourisme et rencontrant, dans la mentalité de l'homme mexicain, du *macho*, le puissant élément moteur passionnel de l'*afición*, ont été les facteurs déterminants du renouveau, sinon de la tauromachie, du moins de l'élevage de combat en général, mis à mal par l'application des lois de la Réforme Agraire, ceci essentiellement depuis sa mise en œuvre sous la présidence cardéniste.

2- La passion

Le renouveau taurin s'est manifesté par l'éclosion d'une multitude de petites unités d'élevage créées soit par les héritiers de petits domaines insuffisants à leurs besoins économiques et n'ayant aucun familial pour en reprendre la direction, soit par des passionnés tentés par l'aventure. Quelques «vaches de ventre» achetées à des *ganaderías* en déconfiture, croisées avec l'étalon d'une *ganadería* renommée, et l'éleveur se retrouve au bout de quatre ou cinq ans à la tête d'une unité encore embryonnaire, certes, non-enregistrable auprès de l'Association des Eleveurs de Toros de Combat (qui impose 60 vaches

7- Le «fer» est le logo symbolique marqué au fer rouge sur la cuisse des bêtes.

gestataires), mais dont les produits sont susceptibles de figurer déjà à l'affiche de *capeas* ou festivals taumachiques de troisième catégorie. Ainsi, avec l'aide d'un *caporal* compétent, se forge peu à peu un élevage d'assez bonne qualité, et pour l'éleveur en titre, l'entrée dans le *mundillo* de la corrida.

Pour pallier l'exiguïté des espaces de parcours, le nouvel éleveur s'est vu contraint de pratiquer un élevage semi-extensif : nous l'avons constaté dans l'Etat de Tlaxcala où un élevage dépassant 100 têtes bovines ne dispose que de 5 ha. ! Il ne s'agit plus pour l'animal de parcourir le pâturage pour se nourrir, mais d'attendre passivement la provende et l'eau distribuées quotidiennement et à heure fixe, et sous ce régime pseudo-stabulatoire, de «faire» beaucoup de graisse, mais peu de muscles.

Ainsi, on peut avancer que la naissance d'une nouvelle génération d'éleveurs a engendré une transformation à tendances semi-intensive et stabulatoire de l'élevage du taureau de combat. Cette modernisation, révolutionnaire sur tous les plans, venue bouleverser un archaïsme conservateur immémorial, se manifeste surtout au niveau de la conduite sanitaire de l'élevage. Confiné sur un espace plus restreint, le bétail bénéficie d'un suivi plus attentif : alimentation sélectionnée, dosée et enrichie, suivi vétérinaire par des vaccinations systématiques et des déparasitages anti-acariens réguliers. Le couloir-piscine nécessaire à cette opération est devenu avec l'arène de *tienta*, le toril et la rampe de tri, l'un des éléments indispensables et spécifiques du *rancho* d'élevage de combat.

Il va sans dire qu'aucun élevage bovin familial traditionnel ne bénéficie de conditions aussi favorables, qu'il soit le fait de communautés paysannes organisées, de microfundiaires besogneux ou d'éjidataires. Qui n'a pas manqué d'être confronté au spectacle affligeant de bovins efflanqués se repaissant d'emballages «papier» plastiques au long des décharges «sauvages» qui jonchent le réseau routier mexicain de saison sèche, ne pourra manquer d'établir une comparaison avec l'élevage de combat qui en représente la face contrastée et flatteuse.

Nous avons vu qu'une classe aisée d'affaires, généralement absentéiste, pratiquait l'élevage de combat avant tout comme une activité de prestige, non rentable par elle-même, associée au marketing promotionnel de leur activité principale dont elle assure le faire-valoir. Cependant, nous avons également noté la prolifération des élevages de combat à l'initiative d'une catégorie de petits ou micro-proprétaires ruraux dont le mobile irrationnel est uniquement sous-tendu par la passion pour cette attachante et particulière race bovine. Comment procéder, dans un Mexique où la propriété individuelle de la terre n'est pas très bien admise et battue en brèche depuis la mise en application de la réforme cardéniste, pour créer et développer un type d'élevage nécessairement individuel et privé, connu *a priori* pour sa non rentabilité ?... Une approche

objective mais superficielle de cette démarche lui conférerait sur-le-champ un caractère suicidaire et un échec assuré... ce qui se produit d'ailleurs quelquefois, mais contre toute attente, bien moins fréquemment que ce qu'admettrait une élémentaire logique.

Si jamais une géographie de l'espace de la passion devait être entreprise, c'est bien par l'étude de la filière bovine de combat mexicaine qu'elle devrait commencer. Et d'abord, par les handicaps qui, au départ, entravent la matérialisation de cette passion taurine. A la concentration de la tradition tauromachique camarguaise, andalouse, castillane ou navarraise, répond une dispersion mexicaine dans l'espace de la dite passion, sur 24 des 32 états que compte la République, et ceux-là circonscrits dans une macro-région grossièrement centrale dépassant en superficie celle de la France. En second lieu, par l'hostilité latente et ambiante envers un type d'activité perçue comme stérile, consommatrice de grandes quantités d'espace rural sans cesse convoité par des groupes toujours plus importants de paysans sans terre contraints à la migration saisonnière ou définitive vers la capitale, les villes périphériques ou les Etats-Unis (fig. 1).

III - Devenir *ganadero*

Dans un environnement et une conjoncture peu favorables à son épanouissement, quelle va être la démarche d'un amateur de taureaux de course pour démarrer et persévérer dans son entreprise et, dans bien des cas, y réussir la gageure d'une activité exclusivement agropastorale ? Notons au passage quelques caractéristiques relatives à ce type d'exploitant rural, auquel le qualificatif de « paysan » n'est déjà plus du tout adapté.

- Son faible effectif en regard des éleveurs dont l'activité principale extra-agricole est urbaine, industrielle, financière, commerciale, administrative ou politique.

- Son attachement et sa résidence exclusive en milieu rural, ou du moins le suivi quotidien laborieux par sa présence physique sur l'exploitation, même s'il est efficacement secondé par un personnel subalterne qualifié.

- Sa technicité qui, à des degrés divers, mais toujours supérieurs à un niveau élémentaire, allie des savoirs mêlés d'agronome, de biotechnicien, de vétérinaire, d'économiste et de négociant, mais toujours faisant appel à des synergies en corrélation avec un système de production exclusivement agropastoral.

Des exemples de la pureté de ce système sont assez difficiles à rencontrer. Une enquête dans les Etats à très forte densité d'élevages de combat tels le Guanajuato, Jalisco ou Tlaxcala, nous ont amené à en sélectionner un dans ce dernier état, ainsi qu'un second dans l'Etat de Michoacán. Nous procéderons à une minutieuse analyse de ce dernier.

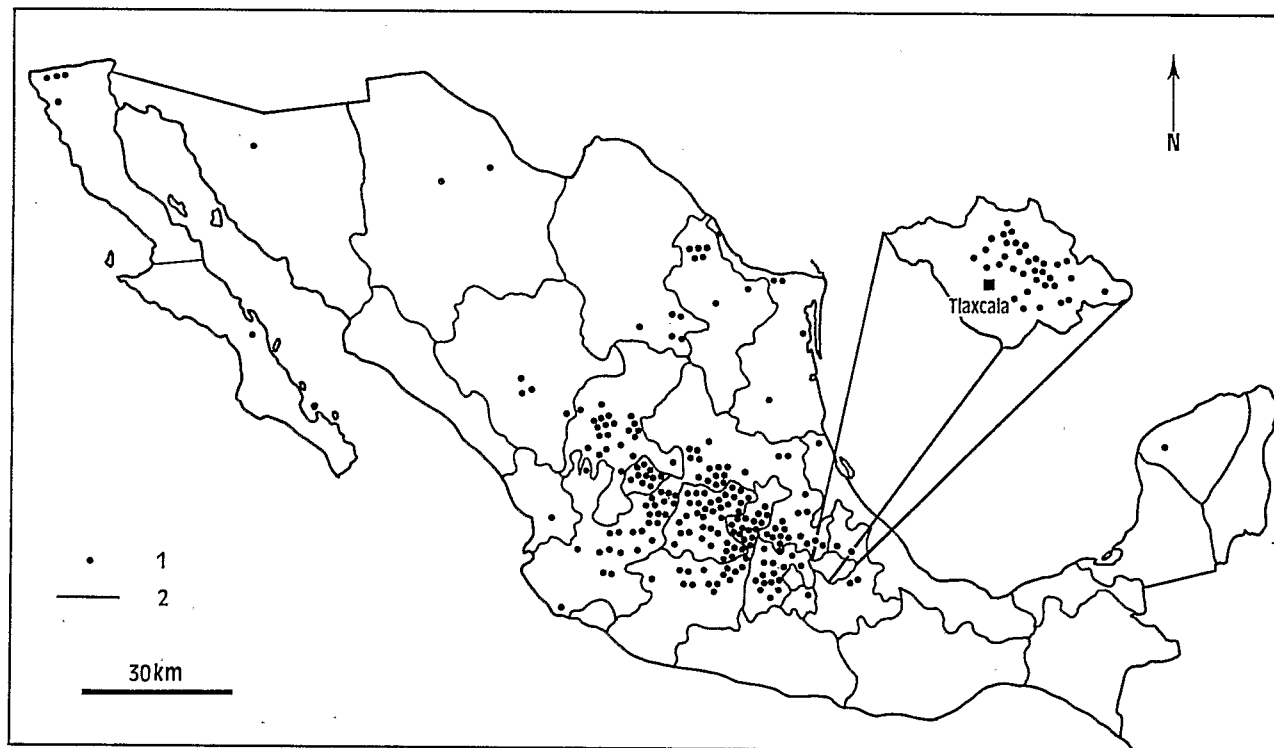


Fig. I - Les élevages bovins de combat au Mexique

1- Comment, lorsqu'on ne dispose de rien d'autre que de l'espace de la passion, devient-on un éleveur de toros de combat ?

L'Etat de Tlaxcala est révélateur d'une situation typique de l'élevage de combat mexicain. Vieux terroir où Cortez rassembla ses forces et rallia des peuples pour assiéger Tenochtitlan, il a connu très tôt l'introduction des bovins et en particulier des *toros* de combat. A l'heure actuelle, il enregistre officiellement 34 élevages dont 44% des propriétaires sont absentéistes vrais, résidant hors des frontières de l'Etat. Or seulement 20% des éleveurs (7) résident vraiment au siège de leur exploitation, et les 36% restants sont des non-résidents intra-étatiques, habitant Apizaco (capitale taumachique de l'Etat) ou Tlaxcala City alors que leur exploitation est située dans un municpe différent du lieu de leur résidence où ils exercent une activité principale qui n'a aucun lien direct avec l'élevage bovin (assurances, banque, représentation automobile ou de matériel agricole américain, etc...). En fait, étant donné la taille réduite de l'Etat, le faible nombre des Municipales (4 seulement), les distances séparant le domicile des éleveurs de leur exploitation sont toujours très courtes, ce qui leur permet un lien quotidien permanent avec celle-ci. On peut les considérer en fait comme de faux non-résidents. Nous opterons d'ailleurs pour une assimilation à des résidents pratiquant une gestion de leur élevage en faire-valoir direct, mais avec la caractéristique d'une double activité, urbaine principale et rurale secondaire, valorisant la première.

Selon ce schéma, un seul élevage est dirigé par un habitant Apizaco mais ayant une activité exclusivement agro-pastorale dont la seule finalité est la promotion de l'élevage de combat. Il s'agit de l'ex-hacienda de San Cristobal la Trampa, dans le Municipio de Huamantla, aux 3/4 démantelée par la Réforme Agraire qui lui a soustrait au profit d'un groupement d'éjidataires, la plus grande partie de ses terres irriguées. Le patrimoine résiduel est constitué de 40 ha. irrigables, 60 ha. de «temporal», non irrigables, et une centaine d'hectares d'«agostadero» stériles et pentus, parsemés de blocs rocheux et de bombes volcaniques où sont parquées les 143 têtes de bétail de combat. Une constatation est immédiatement frappante : 143 UGB sur 100 ha désolés qui accepteraient au mieux une charge «normale» de pâturage de 10 unités seulement. Il ne s'agit déjà plus de parler de surcharge, ou de surpâturage : l'espace consacré à l'élevage de combat s'apparente plutôt à un espace de stabulation qu'à un espace de parcours et le type d'élevage à celui d'une transition marquée de l'extensif à l'intensif. Bien évidemment, avant le partage des terres, le propriétaire de l'hacienda pratiquait un élevage de combat exclusivement extensif sur les terres d'«agostadero» et celles de «temporal» de fertilité relative, mais non irrigables. Certes, en saison sèche, un appoint fourrager complémentaire était donné au troupeau en pâturage libre, mais il ne souffre pas la comparaison d'équivalence

avec le ravitaillement quotidien qui doit être fourni en toute saison au bétail à l'étroit dans l'espace stérile qui lui est actuellement dévolu.

Pour maintenir, en dépit des vicissitudes séculaires, une tradition d'élevage de combat sur l'*hacienda*, hommes, espaces, structures et technologies ont dû s'adapter, changer, évoluer.

D'abord, les hommes : héritée à la mort de l'*hacendado*, et selon ses volontés, par ses cinq fils, l'*hacienda* tronquée n'a pas subi de nouvel avatar de partage familial. Pour respecter le quota individuel de terre privée fixé par la loi de Réforme Agraire, une répartition légale de l'espace hérité a été, conformément à la loi, enregistrée au cadastre rural, morcellement juridique fictif qui se veut le rempart fragile destiné à détourner les convoitises du prolétariat agricole local, toujours à l'affût du moindre prétexte pour occuper les terres privées qu'il estime vacantes, mal gérées ou arbitrairement réparties en faveur du latifundiaire originel. En fait, la fratrie est restée en indivision pour la gestion du domaine, l'un des héritiers, le mieux qualifié puisqu'ingénieur agronome, assurant sa direction effective et, de ce fait, habitant les locaux du siège de l'*ex-hacienda* ; pas d'absentéisme donc. Par contre, les quatre autres frères sont tous absentéistes avec emploi et résidence urbains éloignés de l'*hacienda*. Cependant, le propriétaire en titre de l'élevage de combat (du *fer*), selon une pratique généralisée, est un non-résident peu éloigné de son bien, puisque domicilié à quelque 15 km de celui-ci, à Apizaco. Il conserve des liens étroits avec celui-ci, géré par le frère agronome. Véritable patron de l'entreprise agricole, celui-ci règne sur un domaine agropastoral dont le système de production est axé sur les produits de l'élevage. Les moyens de production sont constitués, côté espace agraire, par 40 ha. de terres irrigables, 60 ha. de «*temporal*» (terres pluviales et fourragères), 100 ha. environ de landes à peu près stériles, terrain de parcours du cheptel de combat et un nombre indéterminé (20 ha ?) de parcelles irriguées de l'ancien patrimoine réparti, louées aux nouveaux éjidataires, et, côté système d'élevage, par un éventail productif qui, en dehors du cheptel de combat, offre une palette variée de bovins, ovins, équins, porcins et volailles (dont 15 pondeuses et 3 reproducteurs de combat).

La première impression est celle d'un élevage de haute tenue dans les différentes espèces qui le composent. Au bétail de combat, bien que traité dans sa spécificité, n'est donnée aucune priorité particulière. Sans doute consciemment perçue comme non rentable, la manade est considérée comme faisant partie d'un patrimoine héréditaire tabou qu'il s'agit de conserver comme l'image de marque altière de l'*hacienda* ou de ce qui reste de son prestige ébréché. Il n'est donc pas question d'y toucher par élimination, d'y opérer quelque reconversion, même si l'éleveur évalue le coût de production d'un taureau de combat de quatre ans comme équivalent à celui de quatre vaches laitières produisant un veau dès leur deuxième année et le lait subséquent au sevrage. Réaliste, il considère le manque à gagner du secteur de combat de son élevage comme un mal nécessaire,

un tribut payé au prestige de la tradition et de la réputation du «fer» dont finalement bénéficie indirectement le frère propriétaire urbain. Il considère également ce type d'élevage comme une épine plantée au flanc de son exploitation, pour l'image négative qu'elle représente au regard des villages éjidataires qui se sont constitués sur son ancien patrimoine *hacendero* exproprié. Les paysans sans terre, exclus du partage, attendent l'occasion propice pour envahir des terres privées dont la production céréalière ou fourragère sert à nourrir un bétail qu'ils considèrent comme parasite ou inutile, dans leur mentalité paysanne affamée de maïs et de terre pour l'y faire pousser. Or il se trouve que la plupart de ces *peones* font partie du personnel permanent (au nombre de 20) ou saisonnier (au nombre de 5 minimum) de l'exploitation, siège de l'élevage de combat. La plupart d'entre eux sont des bouviers (*vaqueros*) dont la tâche est précisément de ravitailler quotidiennement un bétail «de luxe» qui, à leurs yeux paysans de *peones* exploités, est absurde, puisque sa finalité première n'est ni la viande, ni le lait. Rancœur primaire et colère sourde sont les résultantes d'une prise de conscience que ce type de bétail bénéficie d'une condition bien supérieure à la leur sur les plans alimentaire, sanitaire et même social. Que cette situation se traduise par la convoitise à peine masquée des terres irriguées encore propriété des héritiers du latifundiaire originel et par un taux élevé d'abigeat n'a rien pour surprendre.

A cette surchauffe sociale vient s'ajouter la «politique» de récupération des meilleures terres de son ancien patrimoine par le biais du métayage larvé ou de la location (*renta*) pratiquée par le propriétaire privé qui ne peut raisonnablement «faire tourner» son entreprise agricole avec les seuls débris - même s'ils sont encore substantiels - de son empire démembré. Bien que le procédé soit illégal, il loue des parcelles éjidataires aux usufruitiers incapables ni physiquement ni techniquement d'en assumer la gestion (manque de capitaux et de moyens techniques) et qui se satisfont, pour survivre, de la location de leur parcelle et de l'éventuel emploi saisonnier ou permanent que veut bien leur assurer leur métayer et ancien maître.

On peut toucher du doigt la complexité et l'acuité de la situation générée par la survivance opiniâtre de l'élevage de combat face au processus de redistribution aux paysans des terres latifundiaires mise en application sous le régime cardéniste.

Nous avons évoqué, par ce cas d'espèce, la lutte, dans le cadre d'un microcosme politique d'un petit Etat à très forte densité d'élevages taurins et, à vives tradition et vocation tauromachiques, d'une vieille famille de souche latine dont les causes traditionnelle et spécifique sont celles du taureau de combat (il ne faut jamais perdre de vue, lorsqu'on parle de caste ou de noblesse d'un *toro*, de sa présentation, qu'on se réfère nécessairement aux mêmes valeurs reconnues chez son éleveur, aristocrate, noble ou *hidalgo* à l'origine de la conquête cortézienne, ou reconnue depuis comme tel). Elle s'est adaptée aux

vicissitudes politiques qui ont un impact direct sur son patrimoine et un impact indirect sur les mentalités pour se maintenir sur l'axe directeur immuable du *toro* bravo, et voir se modifier la considération et les valeurs socio-économiques et psychologiques : non rentabilité économique *stricto sensu* certes, mais haute capacité de faire-valoir publicitaire ou politique qui compense amplement le premier terme négatif de la spéculation. L'élevage de combat n'est plus perçu ici comme la pratique d'un «*art pour l'art*» pour lequel on serait prêt à se ruiner. Bien au contraire, le déficit, reconnu et accepté comme tel, d'un secteur de l'exploitation agropastorale est finalement récupéré comme outil destiné à la valorisation de l'ensemble de celle-ci mais selon des termes extra-économiques articulés sur le prestige social du propriétaire. Les seules inconnues restent que la permanence de la structure «*hacendaire*» et cette valorisation axée sur le taureau de combat, est d'une évaluation chiffrée très difficile car plus subjective et affective que réaliste et financière.

2- L'espace de la passion sans tradition préalable

Dans un premier temps, nous avons abordé le cas d'un élevage de combat dans le cadre traditionnel d'une famille ladine possédante, celle-ci entendant perpétuer celui-là, à travers les vicissitudes conflictuelles issues de la Révolution et de la redistribution terrienne ainsi que la répartition opérée selon d'autres formes usufruitières d'appropriation collective qui ont suivi cette révolution. Dans ce cas d'espèce, une longue tradition d'élevage de combat préexistait à la genèse du processus conflictuel terrien.

La Réforme Agraire est responsable de la diminution substantielle du nombre des grands propriétaires latifundiaires. Elle en a fait disparaître complètement certains, mais elle a, en revanche, favorisé l'éclosion d'une multitude de «*petits propriétaires*» privés se retrouvant, au bout du compte, à la tête de dizaines, voire de centaines d'hectares de «*temporal*» ou d'«*agostadero*», permettant au seul élevage ultra-extensif assisté, quelques perspectives de succès. Chez certains tenanciers qui, dans le contexte économique antérieur à la Réforme, n'auraient pu prétendre accéder à la propriété terrienne, et qui, comme bon nombre de Mexicains de n'importe quelle classe sociale, nourrissent la passion du *toro*, la tentation de fonder leur propre *ganadería* de combat s'est développée et certains sont passés à l'acte avec les bonheurs et les insuccès qu'on peut imaginer. Le renouvellement est permanent dans le clan des éleveurs, alors qu'ils représentaient exclusivement dans le passé la fine fleur de la seule caste des *hacendados*. On assiste à une sorte de dévalorisation sociale du milieu...

Comment, mû seulement par sa passion irrationnelle pour le *toro* de combat, un «*petit propriétaire*» mexicain peut-il espérer créer, développer et gérer avec

succès une *ganadería* aussi spécifique ? Quelle stratégie va-t-il déployer, quel itinéraire va-t-il parcourir sur les plans technique, financier, gestionnaire et agro-pastoral pour assouvir une passion dévorante et suicidaire et l'exclusive fierté de pouvoir faire débouler sur le sable de la Monumental de Mexico, la plus grande arène du monde, un lot sélectionné du bétail marqué à son fer ?

Cette problématique, intéressante dans la mesure où elle permet d'appréhender et de mesurer des effets induits sur la conduite de l'élevage bovin domestique (lait ou viande), nous a suggéré l'enquête approfondie d'une exploitation de ce type dans le Michoacán, sorti chronique monographique d'une entreprise hors du commun, à structure «capitaliste à la mexicaine», digne de servir de modèle dans le cadre d'une économie agro-pastorale en pleine mutation.

Comment passer de l'élevage extensif à l'hyper-intensif, du *toro* de combat au zébu d'embouche, ou comment un «petit» exploitant agricole-éleveur mexicain se paie-t-il le luxe d'un élevage de combat, à l'image d'un petit industriel européen qui investirait son *cash flow* dans l'entretien de plusieurs maîtresses, d'un parc de Rolls Royce ou d'un jet particulier ? C'est la gageure apparemment folle, jalonnée de péripéties et d'avatars mais parfaitement maîtrisée, dont nous allons essayer de démonter la mécanique, d'analyser et d'expliquer, dans le cadre d'un Etat du Mexique central de taille moyenne (60 000 km² pour 3 millions d'habitants) caractérisé par une agriculture riche (fraise, avocat, maraîchage) et contrastée, un élevage dominant, relativement équilibré au plan climatique pour intégrer les trois étages orographiques classiques, chers aux manuels de géographie générale.

3- L'entreprise agropastorale de G.F. en 1988

L'aventure du maître d'œuvre connaissant un tel essor diversifié, permet d'évoquer une entreprise agro-industrielle plutôt qu'une unité d'exploitation agricole proprement dite, car les synergies conjuguées de l'agriculture, de l'élevage et de l'agro-industrie, s'imbriquent si intimement qu'il devient hasardeux de déterminer où s'arrête le fait agricole et où débute l'entreprise véritablement industrielle. Une certitude s'impose : le noyau originel, vital et fonctionnel de l'entreprise est d'abord localisé au Municipio rural de L. Du chef-lieu municipal partent des ramifications spatiales vers certaines *tenencias* (dépendances) dudit municipe, et selon le principe d'emboîtement des étages d'une fusée spatiale, vers d'autres municipes où sont localisées d'autres activités spécifiques de l'entreprise.

Située sur l'axe néo-volcanique transversal mexicain, à une altitude moyenne comprise entre 1 800 et 2 000 m, à la limite des terres tempérées (*tierras templadas*) et froides (*tierras frias*), la région de L. se présente comme

un plateau - bien arrosé par des pluies de saison - parsemé d'une multitude d'appareils volcaniques plus ou moins importants, d'un âge plus ou moins avancé, dont la caractéristique dominante est le monogénisme. La beauté des paysages est symbolisée par le lac proche de Pátzcuaro, haut lieu du tourisme mexicain. Région riche, peuplée, fief de communautés indiennes purhépecha, elle constitue le balcon tempéré au-dessus de l'enchevêtrement de vallées, gorges et *barrancas* des chaudes terres tropicales qu'elle domine de près de 1 000 mètres.

Le Municipio de L. participe de ces paysages contrastés de hautes plaines encombrées d'appareils volcaniques délabrés, à mi-distance de la capitale administrative de l'Etat du Michoacán (Morelia) et de ses capitales historique (Tzintzuntzan) et touristique (Patzcuaro). Le chef-lieu municipal, berceau de la famille F., est le siège rural et originel de l'exploitation, le siège urbain actuel ayant été transféré à Morelia, il y a près de quinze ans, à l'occasion d'un redéploiement de l'entreprise.

a - L'espace terrien agricole contrôlé en 1988

Aucune cohésion apparente dans la répartition spatiale de l'entreprise, mosaïque de parcelles de tailles, de localisation topographique, de qualités et d'origines diverses, critères qui donneront à chacune d'entre elles une vocation spécifique.

Au premier degré, l'entreprise se décompose en trois secteurs géographiques. Le principal, celui de L., concentre les divers systèmes d'élevage - en particulier celui des *toros* de combat - et intègre la production agro-alimentaire industrielle pour le bétail. Le secteur de T., à la limite des terres tempérées et chaudes, est axé sur la monoproduction avocatière, son conditionnement et son marché à l'exportation. Enfin, de celui de H., au cœur de la Sierra tropicale, qui a récemment essuyé les vicissitudes de l'invasion armée des terres, de l'abigéat et de l'expropriation de fait par un groupe de narcoproducteurs locaux rebaptisés éjidataires, on ne peut parler qu'au passé, puisque le propriétaire titulaire, dès aujourd'hui, en est physiquement dépouillé, avant de l'être, sous peu, juridiquement. Jusqu'à une époque récente, il représentait néanmoins le volet extensif et naisseur de l'élevage bovin domestique de l'exploitation.

A l'échelle locale, chaque secteur se caractérise par la dispersion parcellaire : étendues relativement vastes et compactes de parcours d'*agostadero* où sont parqués, en troupeaux distincts, les vaches et *toros* de combat ; blocs plus réduits de terres irriguées, porteuses, selon les saisons, de cultures diversifiées de maïs grain ou fourrager, d'avoine, de blé, *janamargo* ou de luzerne qui alimenteront 6 unités d'ensilage d'une capacité globale de 1 500 tonnes : les deux moulins de broyage et les unités de fabrication d'aliments équilibrés et composés pour le bétail.

A la dispersion parcellaire locale répond la répétition, donc l'inflation, des points d'ancrage fonctionnels nécessaires à la gestion et au travail quotidien sur les divers secteurs ou sous-secteurs de l'exploitation : bâtiments de ferme ; *casas grandes* (maisons de maîtres), *ranchos*, magasins, *corrales*, moulins à grain, arènes de *tientas*, habitat des majordomes, des vigiles ou des *vaqueros*. Le secteur L. compte 7 groupes de bâtiments fermiers, lieux de stabulation du bétail d'embouche bovin ou porcin, *granja* avicole, bâtiments industriels ou d'habitat : celui de T., 3 ; celui de H. comptait un *rancho* et une *hacienda* d'élevage bovin domestique.

A la dispersion du territoire agricole de l'exploitation correspond une grande diversité d'origine et de tenure de la terre.

b- La section de L. : trois sous-secteurs

1 - Le sous-secteur de L. «*cabecera*», englobe, autour de la ferme porcicole et de l'usine de conditionnement d'aliment pour bétail, 12 ha irrigués issus de l'héritage paternel ainsi que la maison familiale et les bâtiments fermiers (entrepôts) du village. A proximité, 12 ha irrigués supplémentaires portent, comme les premiers, de l'avoine fourragère représentant les parcelles de trois veuves d'éjidataires du municpe de H. ; ces parcelles sont louées à chaque saison agricole. Le bail verbal - et illégal - tacitement reconduit chaque année, s'élève à 300 000 pesos l'hectare en espèces et 1 tonne de maïs- grain.

2 - Le sous-secteur de P. (à 3 km de L.), compte diverses étables, 1 usine d'aliment pour bétail en cours de construction, 2 unités d'ensilage, l'élevage bovin d'embouche, la ferme avicole, une partie de l'élevage de combat⁸ avec un *corral de tienta* sur 30 hectares d'*agostadero* déployés sur le versant oriental d'une très ancienne coulée basaltique. Ces terres ont été achetées ou reprises à l'un des frères du propriétaire habitant Mexico et désirant se débarrasser de ses attaches foncières. Dans la plaine de piedmont du versant basaltique, là encore 16 hectares irrigués sont loués à quatre veuves d'éjidataires du Municipio de H. selon le même type de contrat verbal illégal.

3 - Le sous-secteur de Font., à 2,5 km de L. : ce sont 190 ha achetés, donc possédés en pleine propriété, en 1986. Fraction de la *ganadería* El Romeral (Jesús Ochoa), il est formé de prairies naturelles vallonnées où l'*agostadero* le dispute au *temporal*, au sein duquel une dizaine d'hectares sont emblavés en maïs

8- Composé de 4 enclos d'un hectare et demi chacun, dotés d'un abreuvoir d'eau courante où 25 taureaux sont isolés en groupes séparés par une haute muraille faite de bombes volcaniques, selon l'âge (*erales*, *utreros*, *novillos*) après sélection, et de 2 enclos beaucoup plus vastes dévolus à l'insémination naturelle contrôlée ; chaque étalon s'y voit convié à couvrir un nombre de vaches qui lui sont spécialement destinées. C'est là le creuset où se forge la pureté de la caste, le laboratoire génétique où se déploie la «*science empirique*» de l'éleveur, où se définit la spécificité technique de l'élevage.

fourrager d'ensilage et susceptibles de recevoir une irrigation à partir d'un forage ou de l'un des huit réservoirs ou retenues (*bordos*) aménagés au débouché de quelques vallons. Cet espace d'un seul tenant, et réservé au secteur naisseur de l'élevage de combat (180 vaches et leur progéniture à la mamelle), comporte deux arènes de *tienta* et les dispositifs inhérents à ce type de conduite animale : couloir-piscine de déparasitage, couloirs de tri, unité d'ensilage et d'abreuvement. Ici pas de logement du caporal responsable du troupeau : celui-ci habite à 1 km de la manade, dans le hameau de Font.

4 - Enfin, en annexe, entre P. et L., une étendue d'*agostadero* montagnard d'environ 8 ha, «prêtée par le propriétaire de la *ganadería Santa Marta*», est le lieu d'isolement et de repos pour les étalons de monte une fois achevé leur service reproducteur auprès des femelles stationnées à Font. et P. Une dizaine de mâles sont parqués là, seulement destinés à la reproduction ou à la sélection pour une vente à d'autres *ganaderías* de combat. Ces étalons proviennent de trois castes distinctes d'origine prestigieuse au Mexique, Murube, Saltillo et Jesús Cabrera. Ils constituent le réservoir génétique modelant l'originalité de la caste : sur ces animaux reposent renom ou médiocrité du «fer». C'est pourquoi cet espace-laboratoire, isolé du reste de l'élevage et, de surcroît du reste de l'exploitation agricole en général, retient toute l'attention et les soins de l'éleveur. Le statut de cette portion de montagne n'est pas nettement défini : prêt, location ou pré-achat, alors que sa destination l'est, par contre, fort précisément.

c - La section de T., placée sous le signe de l'avocat, se décompose en 2 sous-secteurs d'arboriculture fruitière :

1 - Le verger de El Rosal (Yoric) avec 28 ha d'avocats Hass est irrigué au fil de l'eau par les 7 sources de débits divers jaillissant au creux de quelques vallons du domaine. Cette ferme achetée en 1986 sous forme de société d'investissement agricole de 3 membres (l'éleveur, un commerçant et un colonel en retraite de Morelia) apparaît comme gérée directement par le principal actionnaire, les 2 autres membres faisant figure de prête-noms et d'investisseurs secondaires. La ferme, en dehors de son territoire productif, possède une «*finca*», corps de logis somptueux pouvant accueillir une centaine d'invités, des entrepôts et le logement du *mayordomo* (chef de culture). Outre la richesse agricole du site, la beauté du paysage à la limite du tropical et du tempéré, jointe à la présence de points d'eau et de sources vaclusiennes au sein de 7 ha de pinèdes adjacentes à la plantation, représenterait le cadre idéal pour un aménagement touristique dont pourrait profiter une clientèle de week-end en provenance de Morelia, Pátzcuaro ou Tacámbaro. Le propriétaire virtuel de la ferme songe sérieusement à l'éventualité de ce type d'aménagement touristique qui pourrait s'articuler avec des spectacles tauromachiques.

2 - La ferme de Tec., située à 25 km au sud-est de T., forte seulement de 12 ha d'avocats Hass, a connu en 1987, le même processus d'achat associatif que celle de Yoric., impliquant d'ailleurs les mêmes acteurs. Ancienne *hacienda* tout à fait modeste, dont le corps de logis vétuste sert de résidence au personnel agricole permanent et au chef de culture, elle bénéficie d'un système d'irrigation par canal qu'elle partage avec plusieurs plantations avoisinantes. Ce système est loin d'être satisfaisant, compte tenu de détournements d'eau la nuit, lorsqu'échoit le tour d'arrosage de la plantation et également de la raréfaction de cette eau au cœur de la saison sèche. Cette plantation, à 2 200 m d'altitude, est située nettement au-dessus de la limite du biotope naturel de l'avocatier, généralement fixé sur la courbe de niveau des 2 000 m. Cette particularité d'adaptation climatique tient à une localisation sur l'extrême bord méridional du balcon au-dessus des terres chaudes, et aux remontées d'air chaud des alizés depuis ces zones montagneuses et basses jusqu'à cette frange bordière qui ignore ainsi les gelées fatales à l'avocatier. Cette situation d'équilibre fragile et instable, liée à une mauvaise irrigation, crée le handicap d'une faible productivité : 10 t/ha contre 20 à 30 tonnes à Yoric. Le lien de production entre ces deux fermes avocatières est créé par l'«*empacadora*» (unité de conditionnement) de l'avocat, la Tarasca, dont sont membres les trois associés. Cependant, cette structure de conditionnement, gérée majoritairement par des éjidataires, est source de difficultés socio-politiques avec le reste des sociétaires privés et a abouti à leur exclusion de la société en 1988.

Ainsi, les 3 associés ont été réduits à créer à la sauvette leur propre unité de tri et d'emballage de fortune avec le projet bien arrêté de fonder une unité de conditionnement privée ultra-moderne, financée par la banque de Morella dont ils sont tous membres du conseil administratif.

d - La section de Hu :

Elle est placée sous le signe du conflit pour la terre, de l'invasion du domaine par des narcotraficants - narcoproducteurs de marijuana ou de pavot s'abritant derrière la bannière de paysans dépossédés ou d'éjidataires insuffisamment dotés, cherchant à accaparer des parcelles de «*petite propriété*» privée dès lors qu'elles sont reconnues comme mises en valeur par un acquéreur dynamique, tant il est vrai que des terres sans valeur pédologique ou sans une valorisation technologique ne courent aucun risque d'invasion.

Cette section se décompose en deux parties :

- L'hacienda de Tiriricuaro, fraction de l'hacienda de la Palma achetée en 1975 a été séparée en 4 lots familiaux (ses 3 enfants et son épouse) divisant tout à fait théoriquement une étendue de 750 ha essentiellement d'*agostadero* et de *malpais* ; quelque 7 à 8 hectares seulement au bord d'un arroyo pouvaient

produire du fourrage de coupe et bénéficier d'un arrosage circonstanciel si l'on se donnait la peine d'aménager de petites retenues sur son cours. Achetée à «*puerta cerradas*», c'est-à-dire terre plus cheptel (200 têtes bovines), elle était entièrement vouée à l'élevage extensif naisseur. En dehors d'un corps d'*hacienda* fort modeste flanqué de quelques cabanes (*bohios*) de bouviers, les lieux ne possédaient aucun autre élément de confort ou de richesse et ne paraissaient guère destinés à un avenir prometteur.

- Le rancho de Puerto Ancho, également fort de 750 ha d'*agostadero* a été acheté en 1977, selon la même formule juridique de lotissement et de prénoms familiaux. Egalement acquis «*a puerta cerradas*», le rancho comptait quelque 100 têtes de bétail, ce qui souligne la très faible productivité (7,5 ha pour 1 UGB) du domaine d'où le nouveau propriétaire est parvenu à modeler, grâce au creusement d'un forage profond, une dizaine d'hectares irrigables qui ont porté de 1980 à 1983, du melon vendu à la compagnie américaine promotrice du périmètre irrigué de Huertamo.

Le domaine, aussitôt enclos par des barbelés, était prêt à fonctionner avec une rentabilité sensiblement améliorée (400 bovins zébus) et à recevoir exclusivement en élevage extensif libre, les jeunes *erales* et *uteros* de combat, lorsqu'il subit, en 1987, l'invasion par des éjidataires de Naranjito et d'Ajuauato. Menacé de mort, le propriétaire ne peut plus avoir accès à son domaine revendiqué désormais «*légalement*» auprès du Secrétariat de la Réforme Agraire de Morelia. S'il a pu vendre une partie du bétail non volé dans les pires conditions, il lui reste en 1988, sur les lieux, 70 bêtes efflanquées, peut-être récupérées par un ami. L'éloignement de cette partie excentrée de l'exploitation (150 km par une piste directe en mauvais état, 250 en «*faisant le tour*» par Zitácuaro à l'est sur route goudronnée), lui a interdit toute riposte directe ou indirecte. Sa réaction s'est traduite par l'achat de 190 ha à Font., à proximité de L., plus facilement contrôlables.

Ainsi partiellement spoliée, l'exploitation s'est recentrée sur 2 pôles principaux : L. et T., sinon voisins, du moins reliés par une bonne route en une heure de voiture. Il n'en reste pas moins que la construction de l'exploitation de G.F. donne l'exemple d'un domaine dont le territoire est fait de pièces et de morceaux sans unité réelle, ce qui nous éloigne fort du bel ordonnancement des fermes californiennes (ou mexicaines d'antan) et texanes où va offrir sa force de travail, la multitude de travailleurs agricoles mexicains. C'est là le résultat premier du partage foncier institutionnalisé par la Réforme Agraire : une parcellisation outrancière du domaine agricole conduisant à une atomisation digne de certaines régions ou pays de la vieille Europe et tout à fait contraire à une dynamique agricole moderne dont la mécanisation poussée exige des étendues vastes d'un seul tenant, aussi planes que possible. Cependant, en dépit de ces avatars, lorsqu'il est plus ambitieux et avisé que la majorité des revendicateurs collectifs de terres éjidales, lorsqu'il est mû par une passion qui,

selon le proverbe, «*soulève les montagnes*», un agriculteur mexicain peut en dépit des obstacles, parvenir à des résultats surprenants et à une réussite exemplaire.

IV - Comment devient-on *ganadero bravo* ?

1. Ou l'itinéraire d'une passion

L'exploitation précédente relève d'un paradigme intégrant systèmes de production et espaces naturels ou artificiels emboîtés. L'axe de la passion (de l'*afición*) autour duquel s'articule la genèse, l'évolution et le processus de développement de celle-ci, s'inscrit dans un cadre atypique où les valeurs rationnelles de rentabilité économique, de bénéfice ou d'épargne habituellement privilégiés, n'entrent en ligne de compte que par des voies latérales ou indirectes. Les variables qui le composent s'échelonnent dans l'espace et le temps selon des paliers successifs d'entraînement à la réussite d'un projet d'apparence irrationnelle.

L'assise de l'échafaudage repose sur l'exploitation d'un minuscule élevage porcin, constitué par une truie reproductrice, cadeau paternel d'installation, jumelé avec la conduite de quelques vaches laitières, rapidement abandonnée : l'auto-refus de la pratique - illicite mais courante au Mexique - du «*mouillage*» laitier, en accord avec les interdits moraux d'émanation paternelle, en supprimait toute espèce de rentabilité économique. L'exploitation agricole démarre donc sans support spatial dans le sillage de l'exploitation paternelle. Cette première phase d'apprentissage des activités techniques et de gestion d'un élevage passe par la pratique temporaire du négoce du gros bétail bovin naisseur et se prolonge à la suite du décès du père⁹ par la gestion directe de la part foncière de l'héritage qui lui est personnellement dévolue : 12 ha de *riego* jouxtant les bâtiments, - modernes à l'époque -, de la ferme avicole du carrefour éponyme de la Granja et du siège patriarcal de l'exploitation sis au cœur du village de L. En même temps que s'installent le virus obsessionnel du *toro* de combat et la perspective de créer un élevage, les composantes agraires du système de production de l'exploitation vont se modifier et se diversifier ou s'amplifier par :

- l'abandon total de l'exploitation laitière ;
- le développement de la porciculture dont la capacité annuelle de production atteindra 10 000 unités. La ferme du carrefour de Correo étendra ses bâtiments de *zahurda* jusqu'à prendre l'aspect immobilier d'un véritable

9- Ancien «*mayordomo*» (intendant) de l'*hacienda* de Coapa, aujourd'hui disparue, laquelle comptait 475 hab. au recensement de 1910.

«village» pour devenir en importance le deuxième pôle, après La Piedad, de l'économie porcine de l'Etat du Michoacán ;

- la transformation et le développement de l'élevage avicole hérité, avec passage d'une production-œuf à une production-chair (sur pied) qui atteindra le rythme de 50 000 unités tous les 54 jours ;

- l'amorce d'un élevage d'embouche qui servira de banc d'essai à une entreprise plus vaste de même type et à l'élevage de combat.

Le système de production entièrement orienté vers un élevage intensif et diversifié, fortement consommateur de produits du sol, essentiellement de grains et fourrages, suivra de la même façon un processus largement autarcique dans la production et la transformation des aliments pour le bétail, afin de n'avoir recours à l'achat extérieur de ces produits qu'en cas de stricte nécessité ou d'exceptionnelles conditions avantageuses de marché. Cette orientation déterminante favorisera la composante agricole de l'exploitation qui sera relayée et étayée par un faisceau de synergies adjuvantes pour en assurer le succès et la pérennité :

1 - Des synergies foncières aboutissant au contrôle - direct ou indirect - d'un espace utile dépassant 260 ha, aussi qualitativement divers (dont une centaine sont irrigables) que fractionnés ;

2 - des synergies technologiques dans la diversification des productions agricoles et leur transformation industrielle leur assurant une plus-value, sources profitables dans le cadre de l'autoconsommation par le bétail et dans celui d'une commercialisation des excédents éventuels ;

3 - des synergies du savoir empirique et de l'expérimentation scientifique conjuguant les ressources offertes par l'espace réservé aux cultures sèches (*temporal*) et celles offertes par l'irrigation permettant avec l'apport d'intrants autoproduits (lisiers et fumiers de porc, de vache, de volaille (*gallinazo*)) convenablement associés aux engrais chimiques et autres produits phytosanitaires moins traditionnels, des rendements exceptionnels sur les terres irriguées dont le seul prélèvement pour le paiement en nature de leur location (1 tonne/ha.) équivaut à ceux - considérés par eux-mêmes comme tout à fait satisfaisants - obtenus par les éjidataires locaux sur leurs propres parcelles d'irrigation, et des rendements insoupçonnés sur les terres de cultures sèches de *temporal* ;

4 - des synergies humaines faisant appel à la collaboration ou au recrutement de *braceros* sans terre ou d'éjidataires besogneux des municipes voisins, en particulier celui de Hu, autorisant la location feutrée - statutairement prohibée par la réforme agraire - de parcelles éjidales irrigables, «propriétés» de veuves ou d'émigrés aux Etats-Unis. L'embauche permanente ou temporaire de cette force de travail flottante et misérable, jointe au surpaiement de la rente locative des terres éjidales (300 000 pesos en espèces + 1 tonne de maïs-grain pour 1 hectare) et à un comportement socio-paternaliste (multitude de petits prêts sans intérêt ou à fonds perdus à des villageois dans le besoin) créent un

modus vivendi dissuasif de toute récrimination directe ou déguisée, et limitent les exactions contre les biens et l'abigeat, sinon le vol de récolte estimé de 10 entre 12 % sur le maïs vert (*elotes*) de consommation humaine. Dans ce dernier cas d'ailleurs, la parade aux pulsions délinquantes consiste selon le cas, soit à remplacer la culture du maïs par celle du *janamargo*¹⁰, de l'avoine, ou éventuellement du sorgho, soit à prévenir celles-ci en permettant aux saisonniers d'emporter en fin de journée la gerbe de maïs vert la plus grosse qu'ils puissent transporter sur leur échine, soit encore en employant la manière dissuasive de récolter le maïs pour l'ensilage, immédiatement avant l'époque où il vient à point pour la consommation en *elotes*, donc où il est susceptible d'être volé.

Cette pratique de la gestion toute en nuances et subtilités, exigeant une intelligence profonde du milieu humain, s'est avérée beaucoup mieux adaptée que la méthode, classique mais primaire, consistant à armer des *peones* gardes-champêtres qui, selon le cas s'avéraient totalement inefficaces, se faisaient tuer ou blesser ou devenaient les complices exemplaires des pillards ;

5 - des synergies commerciales et financières dans la pratique du maquignonage de jeunes élèves d'embouche, négoce pratiqué entre la région de naissance de H. et les hautes terres du Michoacán, délaissé à la suite des péripéties déjà évoquées, mais relayé par le commerce de l'aliment composé pour bétail produit par les deux moulins tournant sur l'exploitation ;

6 - enfin la prise de participation dans une banque de Morelia, puis la qualité de membre de son conseil d'administration complètent la panoplie des stratégies de pouvoir, d'organisation et de production d'un petit propriétaire parti de rien, mais négociant admirablement parmi les obstacles mis sur la route du paysan qui veut devenir producteur agricole de haut niveau et satisfaisant avec succès une passion dévorante au demeurant peu génératrice de rentabilité.

C'est le maquignonage de bétail d'embouche qui a joué le rôle directeur dans la vocation à l'élevage bovin et à l'élevage de combat plus spécifiquement, la passion pour le *toro bravo* se concrétisant alors sous la forme de la prise en gérance décennale d'une *ganadería* (Santa Marta) dont les terres de parcours s'étendaient sur le Municipipe de L. au voisinage de la petite propriété de notre exploitant. Forte de 300 têtes toutes catégories de bétail confondues, elle sera restituée à son propriétaire d'origine dix ans plus tard avec un effectif identique à celui d'origine, le produit génétique excédentaire résultant de l'élevage décennal constituant alors la souche de son propre cheptel. Cette expérience a donc servi d'apprentissage de la conduite et de la gestion si particulière d'un élevage de combat sur le plan à la fois technique et commercial. De cette sorte de noviciat, l'éleveur a tiré un double profit : d'abord en réalisant le capital génétique de son élevage futur, ensuite en prenant expérimentalement la mesure

10- Sorte de sainfoin.

du déficit chronique inhérent à cette pratique, et par là-même s'initiant à affiner les mesures propres à y faire face, dans la perspective établie que le succès éventuel n'apporterait aucune plus-value d'expression publicitaire ou médiatique. Il restait bien entendu que le seul bénéfice, irrationnel et immatériel, resterait toujours du domaine de la satisfaction personnelle de la passion taurine.

Selon cette perspective aventureuse, l'exploitation s'est organisée et déployée selon des axes et des dimensions nouvelles pour prendre la forme équilibrée sous laquelle, en dépit des avatars de croissance, nous l'avons décrite.

2. L'axe directeur de l'élevage de combat

Créé en 1984, trois ans avant l'expiration du contrat de gérance de l'élevage Santa Marta, d'abord organisé en parallèle avec lui, il a exprimé sa personnalité génétique au cours des années par le mixage du noyau Santa Marta avec des apports de Jesús Cabrera et Murube, les meilleurs sangs mexicains actuels de vieille extraction andalouse (Saltillo). Simultanément ont été progressivement mises en place les infrastructures spécifiques à l'élevage de combat : *potreros* (enclos où sont parquées par catégories d'âge, les bêtes sélectionnées pour les futures courses), *corrales*, corridors de tri, couloir-piscine de déparasitage, *coso de tienta*¹¹, parcs de sélection par âge où *erales*, *utreros*, *novillos* et adultes font l'objet d'une attention spéciale et différenciée dans les soins, l'entretien et l'alimentation tâches dans lesquelles s'exprime le savoir-faire subtil et personnel de l'éleveur.

La conjoncture foncière actuelle l'a contraint à la pratique d'un élevage à caractère nécessairement semi-intensif en régime de «*petite propriété*», et la bête se voit de plus en plus confinée dans un espace vital limité, véritable espace stabulatoire plus conforme à l'embouche de boucherie qu'au développement physique et musculaire d'un animal destiné, en fin de compte, à une épreuve sportive. On s'éloigne ainsi de plus en plus de l'élevage dit «*naturel*» et sauvage. Tout à fait conscient et sensible à la pathologie de carence se traduisant par la faiblesse des pattes, dont pâtit généralement l'élevage de combat moderne, notre *néo-ganadero* a adopté une démarche associant la recherche d'une alternative à la réduction de l'espace vital et de la *querencia* naturelle du bovidé à celle d'une alimentation spécialement adaptée à sa condition : construction de *potreros* de sélection, de forme rubannée orientée selon l'axe des pentes collinaires, dépôt quotidien du fourrage, de la nourriture et des pierres à sel selon des emplacements espacés et différents afin de contraindre un cheptel enclin au farniente, à des déplacements répétés dans tous les azimuts de leur enclos, propices à la musculation des pattes et à l'entraînement respiratoire à la course.

11- Arène circulaire où l'on teste, en privé, la combativité des jeunes vaches.

Fort au départ d'environ 300 têtes de bétail, l'effectif actuel de moyen terme de 600 têtes est atteint (dont 180 mères et 10 étalons). Il devrait aboutir graduellement à un effectif plafond de croisière du millier de têtes, à l'époque où sortiront les premiers lots ayant atteint l'âge d'être combattus dans des arènes de première catégorie.

V - Stratégies nouvelles pour évacuer le déficit chronique lié à l'élevage de combat

L'introduction et la place charnière occupée par l'élevage de combat au sein du système de production de l'exploitation de G.F. n'ont pas été prétexte à un bouleversement révolutionnaire dans les structures de gestion de l'entreprise agro-alimentaire. Simplement l'accent a été porté sur la recherche d'une rentabilité maximale dans les secteurs où elle était susceptible d'être optimisée :

1 - dans le secteur élevage avec une option directionnelle vers l'embouche de zébus, sorte de prolongement à des fins purement spéculatives des méthodes et techniques pratiquées dans l'élevage de combat, une production de 1 000 têtes d'embouche/an permettant à elle seule d'éponger le déficit creusé par ce dernier.

2 - dans le secteur agricole, avec l'innovation de la culture avocatière au sein de l'exploitation, mais culture de rente triomphante dans la proche région où Uruapan est en passe de devenir la capitale économique mondiale de l'avocat Hass. Cette nouvelle orientation a influé sur la dynamique des synergies mises en place jusque-là.

a) Au plan foncier, la maîtrise de l'outil terre devenant essentiel, l'effort s'est porté sur l'accaparement d'espaces agricoles ou de parcours plus importants.

Au recentrage foncier autour du siège de L., avec l'acquisition de 190 ha de landes à Font., fraction du territoire de parcours de la *ganadería* El Romeral, se sont ajoutés :

- l'achat de 12 ha supplémentaires de terres irrigables, fraction de l'ex-hacienda de L.,

- le rachat des parts foncières paternelles héritées par ses frères à P., soit au total 30 ha d'*agostadero* où seront fixés le noyau immobilier de l'élevage de combat en même temps que le siège de l'élevage domestique d'embouche de zébus, où seront construits deux pôles d'ensilage et le second moulin de traitement d'aliments composés pour le bétail ; et enfin l'élevage avicole (chair) transféré de son ancien emplacement au carrefour de la Granja,

- la nouvelle location de terres éjidales irrigables dont la superficie passe de 18 à 24 ha,

- l'implication dans l'arboriculture avocatière avec achat en indivision et constitution de société, de 2 plantations totalisant 52 ha d'avocats Hass à Yoric. et Tec. dans le municpe de T.

b) Au plan de la stratégie régissant le système d'élevage bovin, le glissement - quelque peu forcé, il est vrai - s'est opéré du maquignonnage des jeunes veaux en direction de l'élevage domestique d'embouche. Les élèves ou taurillons sont achetés à un rabatteur ancien confrère et ami de l'éleveur, dans la région des Terres Chaudes de Hu. à un âge allant de 4 à 8 mois et un poids vif jamais supérieur à 150 kg. Ce cheptel est forcé en stabulation libre mais restreinte et revendu au bout de 6 à 10 mois lorsque son poids avoisine les 8 à 900 kg. L'abattoir de Morelia est le débouché naturel et de proximité pour toute la production.

L'ouverture à ces spéculations diversifiées a généré d'importants investissements technologique, socio-économique et humain (recrutement d'un ingénieur agronome spécialiste de l'avocat ; pratique de fumures et d'une irrigation sélectives et adaptées à l'espèce et au milieu ; emploi d'un matériel agricole et recrutement d'une main-d'œuvre spécialisée ; prise de participation dans une unité collective de conditionnement, de stockage et de commercialisation du produit) et engendré des bénéfices insoupçonnés pouvant se réinvestir dans le circuit parallèle des élevages domestiques et de combat. Il en est de même pour la partie de récolte avocatière non commercialisable et utilisée comme intrant de premier choix pour l'alimentation du cheptel bovin ; de même pour les fumiers et lisiers : le premier est destiné à l'amendement des terres, le «gallinazo» de volaille, mélangé aux fourrages ensilés est récupéré pour l'alimentation bovine.

L'introduction de l'élevage de combat dans le système de production de l'exploitation de L. en a modifié l'équilibre jusque-là assuré. La propriété exploitée, en faire-valoir direct ou en location, suffisait à la conduite simultanée des élevages porcin et avicole, dont les produits permettaient une accumulation de capital.

La satisfaction d'une passion, concrétisée par l'élevage de combat, a rompu cet équilibre et abouti à une situation déficitaire, qu'il a été nécessaire de rétablir par l'introduction, dans le système d'exploitation, de l'arboriculture de l'avocatier et de l'élevage de gros bétail d'embouche, ayant un effet d'entraînement sur les infrastructures économiques et spatiales, revues à la diversification et à l'extension.

Cette revue de détail de l'élevage de combat au Mexique se veut un essai d'explication et de compréhension d'une situation apparemment paradoxale : le maintien, voire la progression du nombre de ces élevages face à leur non-

rentabilité chronique et démontrée qui en exclut l'accessibilité de gestion à des communautés rurales paysannes aussi bien qu'à des individus seulement motivés par l'appât d'un gain que même l'acharnement au travail et les capacités intellectuelles ne garantiraient point.

L'élevage de combat restera longtemps encore l'apanage d'une classe sociale bien déterminée, d'une caste très fortunée ou motivée par la «surface publicitaire» qu'il peut générer. Ceci presque exclusivement en Espagne aussi bien qu'au Mexique. Nous dirons «presque» car, au Mexique, lorsque la passion, l'*afición al toro* s'en mêle, il peut en aller différemment, même si l'on doit souligner que le dernier cas analysé ici est un cas d'espèce, un cas limite.

L'évolution de l'économie agropastorale en symbiose avec l'économie du tourisme ne va-t-elle pas déboucher, en fonction de la lente mais inexorable américanisation des goûts mexicains (spécialement dans les Etats du Nord frontalier), sur une aliénation du cheptel de combat à une prestation ludique qui n'aurait plus qu'un rapport lointain avec la tauromachie ? Certes, elle conviendrait mieux à un nouveau modèle de public conditionné à se satisfaire d'un spectacle hybride relevant à la fois de la corrida bétique et du rodéo texan... L'impact psycho-économique du géant du Nord joint à la puissance du dollar ne menacent-ils pas d'ores et déjà de frelatage la corrida traditionnelle ? Quelques obscurs matadors mexicains nordiques accepteraient d'affronter des «zébus», produits de croisement génétique de cette race tropicale avec des souches locales de caste authentique. Est-ce déjà le signe annonciateur d'une nouvelle «*corrida ersatz*» à la mode *gringa*, laquelle génèrerait un nouveau type d'élevage de combat, ersatz de celui d'embouche ? Il serait fort souhaitable que l'avenir démente cette sombre perspective...

En outre, cette activité pastorale singulière se situe à l'interface de deux types d'économie :

- une économie du spectacle qui en assure, par le truchement touristique, le renouveau et l'expansion dans la Camargue française comme en Espagne du Sud, avec tous les problèmes d'adaptations structurelle et foncière que cette évolution implique, mais que le Mexique, confronté à un fort développement du tourisme, commence seulement à aborder de manière perceptible ;

- une économie agro-pastorale dont les valeurs reconnues de productivité, de technologie avancée en matière d'alimentation, de suivi sanitaire et de reproduction, pourraient tenir un rôle phare vis-à-vis d'un élevage bovin national généralement englué dans la tradition extensive familiale ou communautaire et les conflits nés de, et exacerbés par la redistribution révolutionnaire des terres.